

## LES DIX LÉPREUX.

Jésus se rendant à Jérusalem passait par le milieu de la Samarie et de la Galilée. Comme il entra dans une bourgade, dix hommes lépreux le rencontrèrent ; et ils se tinrent éloignés, et élevant la voix ils lui dirent : Jésus, maître, aie pitié de nous ! Les ayant vus, il leur dit : allez et montrez-vous aux sacrificateurs. Et tandis qu'ils allaient ils furent rendus nets. L'un d'eux voyant qu'il était guéri, revint, glorifiant Dieu à haute voix ; et s'étant jeté sur sa face aux pieds de Jésus, il lui rendit grâces. Or, c'était un Samaritain. Alors Jésus, prenant la parole, dit : les dix n'ont-ils pas été rendus nets ? et les neuf autres, où sont-ils ? ne s'est-il trouvé que cet étranger qui soit venu donner gloire à Dieu ? Et il lui dit : lève-toi, va, ta foi t'a sauvé.

LUC, XVII, 2 à 19.

Dans un précédent exercice, nous avons étudié la guérison miraculeuse d'un lépreux, rapportée au chapitre cinquième du même évangile de saint Luc. Après avoir montré à cette occasion que la lèpre était une maladie exceptionnelle, choisie de Dieu pour représenter, avec une justesse frappante, la

maladie morale du péché, nous avons fait ressortir les enseignements qui découlent pour nous de l'histoire de cette guérison.

De nos jours, par la bonté de Dieu et par suite des progrès de la civilisation, la lèpre a presque entièrement disparu des contrées de l'Europe : elle n'y existe guère plus qu'à l'état de souvenir. Mais les leçons que Dieu a voulu rattacher à cette maladie nous sont encore applicables ; car le mal moral, dont elle est le symbole, n'a pas cessé d'exister ; il consume toujours chacun des descendants de ce premier père par qui le péché est entré dans le monde. Il ne sera donc pas inutile de revenir aujourd'hui sur ce sujet, en méditant avec vous un miracle du même genre que le précédent, accompli par le sauveur dans des circonstances différentes. Dans le premier récit il n'était question que d'un seul lépreux : ici nous trouvons toute une société de ces infortunés. Rapprochés par une misère commune, séparés de la nation par leur état de maladie et de souillure, dix lépreux s'étaient réunis pour se rendre mutuellement les services qu'ils ne pouvaient pas réclamer des autres Israélites. Ils formaient une association composée d'éléments divers : l'un d'entre eux au moins était samaritain ; et peut-être y en avait-il plusieurs. On sait quelle antipathie profonde, quelle haine invétérée divisait les Juifs et les Samaritains. Une femme de cette nation s'étonne, comme d'une chose inouïe, que Jésus lui adresse la parole : « car, » dit-elle, « les Juifs n'ont point de communication avec les Sama-

ritains » <sup>1</sup>. Nous voyons pourtant, dans la circonstance présente, ces hommes naturellement ennemis oublier leurs anciennes divisions, vivre en commun, se rendre mutuellement des soins empressés et affectueux, et s'unir dans une même prière pour implorer la bénédiction dont ils sentaient tous le même besoin. Tel est l'heureux effet d'une épreuve commune. Le sentiment d'un même danger fait oublier toutes les haines, et met fin à toutes les disputes. Quels qu'aient pu être les dissentiments antérieurs, quand on souffre ensemble, on est bien près de s'aimer. Qu'un navire vogue sur une mer paisible, sous un ciel serein, l'équipage pourra être divisé par l'esprit de discorde; les passagers formeront peut-être deux partis ennemis: mais que la tempête survienne, que la foudre gronde, que l'orage déchire les voiles et brise les mâts, que la mer soulevée menace chaque passager d'une mort imminente, — et vous les verrez tous, oubliant leurs anciennes querelles, travailler d'un même cœur au salut commun. Il en est ainsi dans toutes les sociétés humaines, et même dans l'église de Jésus-Christ. Quand elle jouit de la prospérité temporelle et que nul danger ne la menace, elle se divise en plusieurs fractions qui sont séparées, non-seulement par des formes différentes, mais trop souvent aussi par les dispositions des cœurs; les dissidents s'élèvent contre les nationaux, et les nationaux contre les dissidents; ceux-là com-

<sup>1</sup> Jean, IV, 9.

munient à une table, ceux-ci à une autre table ; il semble que Christ soit divisé : mais qu'une épreuve commune tombe à la fois sur tous les vrais disciples de Christ, et toutes ces distinctions s'évanouiront en un instant, et il n'y aura plus qu'une seule église. Supposez, par exemple, que le temps des persécutions revint pour les protestants de France ; que nous fussions appelés comme nos pères à servir Dieu sous la croix, et à sceller de notre sang la profession de la foi évangélique : que deviendraient alors, je vous le demande, les mesquines préoccupations qui nous divisent aujourd'hui ? Ah ! si nos églises étaient chassées ensemble dans le désert, il n'y aurait plus alors qu'une seule église protestante, unie dans une même prière pour implorer le même sauveur, comme ces Juifs et ces Samaritains s'unissaient pour crier miséricorde aux pieds de Jésus ; si nous étions réduits, comme nos pères, à dresser la table du Seigneur dans quelque grotte cachée des Cévennes ou des Alpes, il n'y aurait plus alors qu'une seule table, sanctifiée à la fois par le sang de Jésus et par le sang des martyrs, où viendraient communier sans distinction tous ceux qui confessent Christ comme leur sauveur, et la parole de Christ comme la règle de leur foi.

Mes frères, faudra-t-il donc attendre que Dieu nous envoie l'épreuve pour nous rapprocher, pour nous unir, pour nous aimer en Christ ? S'il est inévitable que les chrétiens évangéliques soient, dans une certaine mesure, séparés les uns des autres par des vues différentes et par des formes diverses ; si quelques-

uns éprouvent le besoin de s'édifier entre eux dans des réunions spéciales, d'avoir un culte à part, et même, ce que je regrette, de communier à une table séparée, l'amour chrétien ne saura-t-il pas s'élever par-dessus toutes ces barrières? ne sentirons-nous pas qu'après tout nous formons tous un même corps en Jésus-Christ? et ne saisirons-nous pas avec empressement les occasions où nous pourrions nous rapprocher extérieurement, comme nous le serons déjà par les dispositions de nos cœurs?

Ces dix lépreux que rencontra Jésus « se tenaient éloignés, » nous est-il dit. Ainsi le voulait la loi, en raison de leur état de souillure. Il est vrai que le lépreux dont nous avons parlé dimanche dernier s'approcha de Jésus; mais c'était un cas exceptionnel; cet homme, qui paraît avoir été animé d'une foi extraordinaire, avait compris la nature divine du sauveur; il voyait en lui le maître même de la loi, et il ne craignit pas d'en fouler aux pieds les prescriptions pour aller à Christ. Mais les dix lépreux n'avaient pas à beaucoup près une foi aussi élevée: ils avaient seulement entendu parler de Jésus de Nazareth comme d'un prophète à qui Dieu avait donné le pouvoir de guérir les malades; et tout en implorant son secours, ils se tiennent éloignés, conformément à la loi. Cette loi qui interdisait aux lépreux le contact avec les autres Israélites, avait pour but, ainsi que toutes les ordonnances lévitiqnes, d'enseigner sous une forme sensible une vérité morale. Cette loi du lépreux subsiste encore; elle s'est accomplie de

tout temps dans le monde moral. Le péché, qui est la lèpre morale, est le grand principe de séparation. C'est le péché qui tient l'homme à distance de Dieu, et qui sépare aussi les hommes les uns des autres. L'origine de toutes les séparations entre les hommes, c'est que tous ensemble ils sont séparés de Dieu par le péché. Telle est la triste vérité que nous enseigne l'exemple de ces lépreux qui se tenaient loin de Jésus : ils nous disent que nous aussi nous avons été éloignés du Père céleste par notre état de souillure morale. Mais cette vérité triste a pour contre-poids une vérité consolante et bénie qui nous est annoncée par l'évangile : c'est que « nous qui étions éloignés, nous avons été rapprochés par le sang de Christ. Car il est notre paix, » dit l'apôtre, « ayant abattu le mur de séparation, et par lui nous avons les uns et les autres accés auprès du Père, dans un même Esprit »<sup>1</sup>.

Tout en se tenant éloignés, ces lépreux priaient ; et par la prière ils franchissaient la distance qui les séparait de Christ ; ils se mettaient à portée de sa grâce d'une manière aussi assurée et aussi complète que s'ils se fussent approchés de lui matériellement. Telle est la bienheureuse puissance de la prière. Quelle que soit la distance infinie qui nous sépare de Dieu, quelle que soit la profondeur de l'abîme dans lequel nous sommes tombés, la prière franchira cette distance, elle remontera du fond de cet abîme, elle

<sup>1</sup> Ephés., II, 43-48.

s'élèvera comme sur des ailes d'ange et volera jusqu'au trône de Dieu. « Mon Dieu ! aie pitié de moi qui suis pécheur ! » ces simples mots, fussent-ils à peine articulés, d'une voix tremblante, par un cœur angoissé, iront tout droit au ciel, ils retentiront avec puissance au milieu des cantiques éternels des bienheureux. Jamais il n'y a plus de joie parmi les habitants du ciel que lorsqu'on vient leur dire, en parlant d'un pécheur sur la terre : « voilà, il prie ! » Qui pourra jamais dire la puissance de la prière ? qui pourra jamais exalter dignement un si merveilleux privilège ? Que l'homme puisse parler à Dieu ! que nous, faibles créatures, nous puissions entrer en relation directe avec le Tout-Puissant ; nous pauvres pécheurs avec le saint des saints ; que nous puissions à toute heure, en tout lieu, dès que nous en sentons le besoin, appeler Dieu, le faire venir près de nous, agir sur son cœur, lui dire ce que nous éprouvons, lui demander ce que nous voulons, — quelle merveille ! et quelles ne seraient pas notre gratitude et notre admiration, si nous n'étions pas blasés sur un tel privilège par sa grandeur même et sa permanence ! La puissance de la prière est sans borne pour ce qui touche au salut des âmes. J'ai la conviction intime que s'il était possible qu'une prière s'élevât du fond de l'enfer, le démon ou le damné qui aurait prononcé cette prière-là obtiendrait la délivrance et le salut. Mais il n'y a plus de prière dans l'enfer : c'est pour cela qu'il n'y a plus de salut et plus d'espoir. La terre que nous habitons, placée entre l'en-

fer et le ciel, est proprement le séjour de la prière. Si elle se rattache à l'enfer par le péché, elle se rattache au ciel par la prière. A voir les crimes, les abominations, les larmes, les angoisses, la douleur, la mort qui règnent sur la terre, vous diriez : c'est un enfer ! mais dans ce séjour de péché et de douleur il y a encore la prière : c'en est assez pour transformer cet enfer en un paradis. La prière est « un paradis qu'on porte en tout lieu, » suivant la belle expression d'un de nos cantiques. Seigneur, enseigne-nous à prier !

« Jésus, maître, aie pitié de nous ! » telle était la prière des lépreux. Cette prière témoigne évidemment d'un sentiment profond de leur misère. Pour chercher la délivrance il faut connaître le danger ; il faut sentir la maladie pour chercher la guérison, et la perdition pour chercher le salut. A cet égard il existe un contraste étrange entre les maladies du corps et la maladie de l'âme, qui est le péché. En général, et sauf quelques rares exceptions, plus un mal physique est grave, plus nous le sentons, et plus ardemment nous en désirons la délivrance ; mais pour les maladies de l'âme, c'est tout le contraire : nous les sentons d'autant moins qu'elles sont plus terribles. Le plus dangereux des symptômes, dans ces maladies-là, c'est l'insensibilité. Celui-là est le plus gravement atteint du mal moral qui dit dans son cœur : « je suis riche et dans l'abondance, et je n'ai besoin de rien ; » car c'est de cet homme-là que Dieu dit au même instant dans le ciel : « tu ne sais pas que tu

es pauvre, misérable, aveugle et nu »<sup>1</sup>. La conviction du péché est la première condition du salut ; et plus cette conviction sera profonde, plus notre cœur sera disposé à recevoir l'évangile de la grâce de Dieu. Je ne veux pas dire que nous devons désirer que nos péchés soient grands ; ce serait une erreur funeste et abominable de s'imaginer que les plus grands pécheurs, les hommes vicieux ou criminels soient plus favorablement disposés pour l'évangile que ceux qui ont été préservés du crime ou du vice : mais je veux dire que le *sentiment* du péché doit devenir chez nous tous plus profond et plus poignant. Si nous nous connaissons nous-mêmes, si nous apprenons à nous voir comme Dieu nous voit, nous trouverons — quelles que puissent être nos vertus extérieures — nous trouverons d'abondants motifs de nous humilier, de trembler devant la justice éternelle et de crier à Dieu : « sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! » Ce sentiment profond du péché est une preuve irrécusable que l'Esprit de Dieu a commencé en nous son œuvre de grâce ; et ce que Dieu a commencé, il l'achève.

« Jésus leur dit : allez, montrez-vous aux sacrificateurs. » Cette conduite de Jésus est précisément l'inverse de celle qu'il avait adoptée dans la circonstance que nous vous avons signalée dimanche dernier. Lorsqu'il s'agissait du seul lépreux, Jésus commença par le guérir et l'envoya ensuite au sacrifi-

<sup>1</sup> Apoc., III, 17.

cateur , pour faire constater sa guérison : tandis que pour les dix lèpreux Jésus les envoie au sacrificeur avant de les guérir. Quel a pu être le motif de cette différence dans la manière d'agir du sauveur ? probablement la différence des dispositions morales chez eux qui s'adressèrent à lui dans les deux cas. La première fois il avait affaire à un homme dont la foi était complète , qui avait reconnu en lui le Fils de Dieu et le sauveur du monde, et qui lui disait avec une confiance à la fois simple et sublime : « Seigneur ! si tu le veux , tu peux me rendre net. » Jésus récompense cette foi parfaite en accordant immédiatement au malade ce qu'il désire. Mais chez les dix lèpreux, bien qu'ils eussent un certain degré de confiance dans la puissance de Christ , la foi était encore incomplète et obscure , comme le prouve cette circonstance , qu'ils n'osèrent pas s'approcher de lui ; Jésus voulut éprouver cette foi imparfaite afin de l'augmenter dans leur cœur ; et c'est pour cela sans doute qu'il leur donna l'ordre d'aller se montrer au sacrificeur sans les guérir à l'instant même. C'est ainsi que le médecin céleste , dont le regard sonde les cœurs et les consciences, applique toujours à chaque malade spirituel le traitement moral qui convient le mieux pour son âme. La sagesse de Dieu est « infiniment diverse, » nous dit l'Écriture ; il a bien des chemins différents pour amener les âmes à la conversion et au salut. Il en est qui sont convertis subitement , comme Paul sur le chemin de Damas ; d'autres sont amenés d'une manière graduelle à la vie

chrétienne, ils ne pourraient pas citer le jour et l'heure de leur nouvelle naissance. Il en est qui acceptent sans combat le pardon de l'évangile, et qui sont mis en possession dès le premier jour de la joie qui est en Christ; d'autres sont acheminés vers cette joie par une voie douloureuse, ils ne la connaissent qu'après avoir longtemps gémi sous le fardeau du péché et sous les terreurs de la loi. Il en est qui arrivent à la vie nouvelle après de longues années perdues loin de Dieu, et pour qui cette vie nouvelle est comme le passage des ténèbres à la lumière; d'autres, nés dans une famille chrétienne, enveloppés dès leur plus tendre enfance d'une atmosphère évangélique, ont grandi dans la vie de la foi en même temps que dans la vie naturelle, ils ont commencé d'aimer Christ de si bonne heure qu'ils ne sauraient se rappeler un temps où ils aient vécu sans lui. Il en est dont le cœur s'ouvre à l'amour de Dieu par la reconnaissance pour ses bienfaits, et d'autres dont la conscience est réveillée par l'aiguillon de la douleur. Tous ces chemins différents conduisent au même but; toutes ces conversions peuvent être également solides, malgré la diversité des moyens employés pour nous amener à Christ: de même que la guérison était également complète pour le lépreux qui fut purifié subitement par la parole de Jésus, et pour les dix lépreux qui furent purifiés graduellement pendant qu'ils étaient en chemin pour aller vers le sacrificateur. Ne prétendons pas jeter toutes les âmes dans un seul moule, ni les faire passer précisément

par le chemin où nous avons passé nous-mêmes ; pour juger si une conversion est bonne et vraie , ne demandons pas si elle ressemble à la nôtre ; ne regardons pas au mode de la conversion , mais uniquement à ses résultats. C'est par les fruits qu'il faut juger de la vie chrétienne. S'il y a chez vous l'amour de Dieu et un désir sincère de faire sa volonté ; si vous aimez la prière , si vous haïssez le péché , si vous luttez contre le mal qui est en vous , si vous fuyez le mensonge et la souillure , si vous aimez vos frères et si vous pardonnez à ceux qui vous ont offensé , si vous cherchez avant tout « le royaume des cieux et sa justice , » soyez sans crainte : ce sont là les fruits de l'Esprit ; vous êtes né de nouveau , quand bien même vous ne pourriez pas citer le jour et l'heure de votre conversion. Si au contraire ces fruits de justice ne se trouvent pas en vous , vous n'êtes pas converti , vous êtes encore dans vos péchés et dans la mort spirituelle , quand bien même , à un moment donné , vous auriez éprouvé une vive émotion religieuse , que vous avez prise peut-être pour la conversion.

L'exemple des dix lépreux nous apprend encore que le Seigneur , tout en exauçant nos prières , ne les exauce pas toujours de la manière que nous avons pensé. Il faut savoir accepter ses dispensations d'un cœur soumis , et marcher en paix dans le chemin où il trouve bon de nous conduire , persuadés qu'il est pour nous le meilleur. Ne faisons pas comme Naaman , qui refusait la grâce que Dieu lui offrait ,

parce que cette grâce ne se présentait pas sous la forme qu'il avait rêvée d'avance<sup>1</sup>. Ayons une confiance entière et simple dans les promesses de Dieu, et soyons assurés que ces promesses ne peuvent manquer de s'accomplir, sinon à notre manière, du moins à la manière du Seigneur, qui est la bonne.

Ce principe trouve constamment son application dans la vie chrétienne; je me contenterai d'en citer un seul exemple, pris dans mon expérience personnelle, et dans lequel plusieurs peut-être se reconnaîtront. Je suppose que vous vous êtes approché de la table sainte après avoir prié Dieu avec confiance de vous y faire trouver la bénédiction. Mais vous aviez arrangé d'avance dans votre pensée que vous seriez béni d'une certaine manière déterminée. Vous aviez dit en vous-même : « à la table du Seigneur j'éprouverai un saint tressaillement, une joie extraordinaire, j'y sentirai mon cœur tout brûlant de l'amour de Dieu, et j'en rapporterai une ardeur toute nouvelle pour son service. Rien de tout cela ne s'est réalisé : point de joie, point de ferveur ; votre cœur en apparence est resté sec et froid ; il semble que vous avez été renvoyé à vide après vous être approché du sauveur. Ah ! gardez-vous d'en conclure que votre communion a été inutile, si vous avez communiqué dans la foi, et avec le désir sincère de vous unir à Christ ! le Seigneur veut vous apprendre que l'émotion religieuse n'est pas la vie chrétienne ; que l'essentiel

<sup>1</sup> 2 Rois, V, 41, 42.

n'est pas la ferveur, mais la foi ; il veut vous apprendre l'humilité en vous faisant mieux connaître votre misère, et la dépendance entière où vous êtes de sa grâce ; il veut vous apprendre à marcher par la foi et non par la vue ; il veut vous apprendre que nous sommes agréables devant ses yeux, non-seulement quand notre cœur brûle au dedans de nous, mais aussi quand, privés de la ferveur et de la joie sensible, nous persévérons à nous attendre à lui, à le prier, à marcher dans l'obéissance et la fidélité, à espérer même contre espérance, à compter sur ses promesses qui sont infaillibles, et à dire comme Jérémie : « c'est une chose bonne qu'on attende, même en se tenant en repos, la délivrance de l'Eternel ! »<sup>1</sup> Quand Dieu nous donne l'émotion et la ferveur, recevons-les comme une grâce précieuse, avec un cœur reconnaissant ; mais n'en faisons pas dépendre notre paix ni la vie de notre âme ; sachons nous en passer quand elles nous sont refusées, et nous contenter de la foi.

Quand Jésus ordonna aux dix lépreux, avant même de les guérir, d'aller se montrer au sacrificeur, ils obéirent de confiance à cet ordre dont ils ne comprenaient pas le but ; et cette obéissance devint le moyen de leur guérison. Jésus voulait qu'ils intervinsent eux-mêmes dans cette guérison par leur obéissance et par leur foi. Tous les préceptes du sauveur contiennent une bénédiction ; et pour saisir

<sup>1</sup> Lam., III, 26.

la bénédiction il faut accomplir le précepte : de même que pour arriver à certains fruits savoureux , il faut commencer par briser la rude écorce qui les enferme. « Si quelqu'un veut faire ma volonté, » nous dit-il lui même , « il connaîtra que je suis venu de Dieu. » Souvent il faut savoir obéir sans comprendre , et nous rappeler cette parole de Jésus à Pierre : « présentement tu ne sais pas ce que je fais , mais tu le sauras plus tard » <sup>1</sup>.

Ces hommes furent guéris de leur lèpre « pendant qu'ils s'en allaient. » Ici nous voyons se manifester la divinité de Christ et son infini pouvoir. L'air que respiraient les lépreux devint le véhicule de la délivrance de Christ ; à mesure que la distance augmentait entre eux et lui , son influence, loin de s'affaiblir, se fit sentir de plus en plus ; sa miséricorde les suivit au loin , les enveloppa , les pénétra d'une vertu purifiante. Il semble que cette guérison qui s'accomplit loin de Christ, par le seul effet de sa volonté, ait quelque chose de plus merveilleux encore que celle qu'il transmet à un autre lépreux en le touchant. Il est doux de nous rappeler que la distance n'affaiblit en rien la puissance de Christ , non plus que son amour. Avec la même facilité que cette puissance libératrice franchissait l'espace qui séparait Jésus des dix lépreux, elle franchit aujourd'hui encore l'espace infini qui sépare le ciel de la terre. Du haut de ce ciel où il est remonté dans sa gloire éternelle , Jésus

<sup>1</sup> Jean , VII , 17 ; XIII , 7.

règne aujourd'hui sur la terre ; et ce que les hommes appellent, dans leur langage athée, « les lois de la nature, » n'est autre chose que l'accomplissement permanent de la volonté de notre Seigneur Jésus-Christ. Il ordonne dans le ciel, et l'atmosphère terrestre se charge de principes délétères, et l'épidémie moissonne les enfants des hommes. Il ordonne encore, et l'atmosphère est purifiée, et la contagion s'éloigne. Il veut, et l'épreuve nous atteint ; il veut encore, et nous sommes délivrés. Les hommes ne voient là que les résultats inévitables de causes naturelles ; mais ces causes naturelles ne sont autre chose en réalité que la volonté même de Christ. La tempête est le souffle de sa bouche ; le ciel serein est le sourire de son amour. Epreuves et délivrances, joies et douleurs, tout vient de lui, et tout a pour but de nous amener à lui. Puisseons-nous apprendre, mes bien-aimés frères, à voir en toutes choses la main de Jésus, et nous élever sans cesse de la création au créateur, qui est en même temps le sauveur.

Il semble que le premier sentiment qui dut naître dans le cœur de ces dix lépreux fut la reconnaissance. Il semble que ces pauvres malades, dès l'instant qu'ils se virent guéris, durent s'empresser de revenir sur leurs pas pour rendre grâce à leur bienfaiteur. Mais non, il n'en fut pas ainsi : neuf d'entre eux, tout en profitant de la bénédiction, oublièrent celui qui l'avait donnée ; « un seul, voyant qu'il était guéri, revint, glorifiant Dieu à haute voix, et se jetant sur sa face aux pieds de Jésus il lui rendit grâces. »

Celui qui avait donné toute la bénédiction ne recueillit en retour qu'une faible dime de reconnaissance. « Les dix n'ont-ils pas été rendus nets ? et les neuf autres, où sont-ils ?.... » N'est-ce pas là, mes frères, la triste mais fidèle image de ce qui se passe parmi les hommes ? Tous sans exception reçoivent chaque jour les bienfaits du Seigneur : ils sont arrosés de sa pluie et réchauffés par son soleil ; ils entendent les appels de sa grâce ; Jésus leur offre gratuitement la vie éternelle qu'il leur a acquise au prix de son sang ; mais ceux qui sentent ses bienfaits, ceux qui se prosternent devant lui pour l'adorer et lui rendre grâces, où sont-ils ?.... Cherchez parmi ces milliers et ces millions d'hommes qui sont comblés journellement des bienfaits de Christ, et vous n'y trouverez pas, tant s'en faut, même une dime de cœurs reconnaissants. A peine si vous découvrirez de loin en loin, perdue dans la foule, quelque âme fidèle qui, après avoir été guérie comme ce pauvre — je veux dire ce bienheureux lépreux, s'approche comme lui de Jésus pour le bénir et se donner à lui.

Quel est donc cet homme qui se distingue entre tous ses compagnons par sa gratitude ? ce sera sans doute quelque rabbin, quelque docteur de la loi ? ce sera quelque dévot célèbre, qui avant sa maladie faisait sonner la trompette dans les synagogues, dont les vêtements se distinguaient par un large phylactère tout couvert de textes sacrés, et qui était glorifié comme un saint en Israël ?.... Vous savez ce qu'il en est. Les Juifs possédaient la vraie loi de Dieu, la vraie bible, le

vrai temple : le Samaritain ne connaissait que les cinq livres de Moïse, il adorait Dieu dans un temple étranger, il avait le malheur d'être séparé du peuple élu ; et pourtant ce Samaritain-là était le vrai chrétien, et les neuf Juifs montrèrent par leur conduite qu'ils n'avaient rien de commun avec Jésus-Christ. Ainsi nous pouvons posséder les meilleures formes de culte, et n'avoir point la vraie prière ; nous pouvons être orthodoxes dans notre symbole, et n'être pas chrétiens ; nous pouvons être élevés jusqu'au ciel par l'excellence de nos privilèges, et pourtant être précipités dans l'enfer par nos dispositions morales. Ce n'est point le privilège qui est la chose importante, c'est l'usage que nous en faisons. Oh ! mes bien-aimés frères, prenons garde que l'histoire de ces neuf Israélites ne soit pas la nôtre ! Nous avons tout reçu , aussi bien qu'eux , en fait de privilèges extérieurs ; nous sommes nés dans l'église évangélique , nous avons la parole de Dieu entre nos mains dès l'enfance, la prédication du pur évangile, le symbole orthodoxe, le vrai baptême et la vraie cène du Seigneur : prenons garde que ces grâces mêmes, dont il nous sera demandé compte au dernier jour, ne tournent pas à notre détriment, et qu'elles ne s'élèvent pas contre nous devant le tribunal de Christ comme une voix de condamnation !

Quand ce bon Samaritain vint rendre gloire à Dieu et grâces au Sauveur, Jésus lui dit : « lève-toi, va, ta foi t'a sauvé. » Ainsi la reconnaissance qu'il témoigna pour une grâce temporelle lui valut d'obte-

nir une bénédiction spirituelle bien autrement précieuse. Il n'avait obtenu jusqu'alors, comme les neuf Israélites, que la santé de son corps périssable; mais comme il s'était distingué d'eux par sa gratitude, il fut élevé au-dessus d'eux en recevant le salut de son âme immortelle. Si nous sommes reconnaissants pour les grâces que nous avons reçues, nous attirerons sur nous des grâces nouvelles. Dieu honore et bénit l'homme reconnaissant; mais il ne saurait bénir l'homme ingrat, qui ne songe qu'à se plaindre et à murmurer. Nos épreuves ne doivent pas être un sujet de plainte, mais d'humiliation, puisqu'elles sont le juste châtiment de nos péchés; nos joies ne doivent pas être un sujet d'orgueil, mais d'actions de grâces, puisqu'elles sont un don gratuit de la bonté de Dieu. Nous ne pouvons jamais ni trop nous humilier dans l'épreuve; ni être trop reconnaissants dans la prospérité. Celui qui reçoit les bienfaits de Dieu avec un cœur ingrat n'en restera pas longtemps possesseur, et n'en jouira pas en paix. Si notre coupe est comble par la bonté du Seigneur, il faut que cette coupe heureuse et paisible réfléchisse à nos yeux, comme un miroir fidèle, l'image de celui qui l'a remplie, et il faut lui témoigner notre gratitude en la faisant déborder pour subvenir aux besoins de nos frères.

Il est à croire que le Samaritain eut besoin d'un certain courage pour se séparer en cette occasion de ses compagnons, et pour accomplir seul son devoir. Les autres sans doute ne manquèrent pas de le rail-

ler sur l'étrange idée qu'il avait d'aller rendre grâces à Jésus-Christ. « A quoi bon faire hommage à celui-ci de cette guérison qui s'était accomplie loin de lui ? la cause en était probablement dans un heureux concours de circonstances , dans quelque loi mystérieuse de la nature ; à supposer même que Jésus de Nazareth y fût pour quelque chose , la guérison ne lui avait rien coûté , et ne valait pas la peine en vérité qu'on retournât sur ses pas pour le remercier. » Les prêtres et les docteurs , n'en doutons pas , applaudirent à cette manière de voir ; et tous ensemble durent s'égayer aux dépens de ce brave Samaritain , qui prétendait reconnaître dans sa guérison la main du Fils de Dieu. Le Samaritain les laissa dire , et il fit son devoir ; il vint à Christ , et il fut sauvé. C'est ainsi qu'il faut savoir obéir à notre conscience quand bien même , pour le faire , il faudrait nous séparer de la multitude. Si nous voulons accomplir notre devoir il faut prendre notre parti d'être seul ; il faut suivre la bonne voie , travailler à notre salut et saisir la vie éternelle , sans nous inquiéter des autres. Que la folie du grand nombre ne nous empêche pas d'être sage. Ce n'est pas en suivant le grand nombre , c'est en quittant le chemin où il marche qu'on arrive au salut. Le peuple de Dieu est un « petit troupeau. » Si les neuf , ou les neuf cents , ou les neuf mille , s'éloignent de Christ , soyons le dix millièmè qui vient à lui. Que chacun de nous , laissant de côté le reste du monde , se place en présence des réalités éternelles comme s'il était seul , et qu'il saisisse pour lui seul

« la perle de grand prix, » la « seule chose nécessaire. » Oui , seigneur Jésus , Sauveur adorable et bien-aimé ! quand tous les autres t'abandonneraient, moi je veux aller à toi ! quand tous les autres suivraient le chemin large qui mène à la perdition, moi je veux suivre le chemin étroit qui mène à la vie ! quand tous les autres courraient après les faux biens de ce monde et chercheraient leur félicité hors de toi, moi je veux choisir la bonne part, je veux m'asseoir à tes pieds comme Marie, je veux me placer sous l'aspersion de ton sang, et te donner mon cœur, et trouver en toi la vie éternelle ! Amen.

Avril 1860.